

LA BIBLE ET LA MER



SEPT RÉCITS BIBLIQUES DE NAVIGATION

FRANÇOIS BESSONNET

François Bessonnet

La Bible et la mer

Sept récits bibliques de navigation

Avertissement : Ce document est destiné à la lecture privée et ne peut être commercialisé, ni diffusé, sans l'autorisation de son auteur.

Les chapitres de cet ouvrage sont la transcription des épisodes du podcast "Au Large Biblique" diffusés durant l'été 2019. Si je les ai quelque peu adaptés et écrits en vue de cette édition, ces paragraphes gardent un style proche de l'oral. En espérant que cela ne nuise pas au confort de votre lecture. La traduction des passages bibliques est celle de la Bible de la Liturgie.

Copyright © 2021 - Tous droits réservés

<https://www.aularge.eu>

*Couverture: Speculum Humanae Salvationis, Westfalen oder Köln, um 1360.
ULB Darmstadt, Hs 2505, fol. 51r*

In altum, lumen et per fugium

Selon son dessein, le Très-Haut a dompté l'abîme, il y a planté des îles. Ceux qui naviguent sur la mer en décrivent les périls, nous n'en croyons pas nos oreilles. Et là, ce sont choses étranges, merveilleuses, animaux de toute sorte et monstres marins de la création. Celui que Dieu envoie y trouve son chemin ; tout s'ordonne selon sa parole.

Livre de Ben Sira le sage, 43, 23-26.

SOMMAIRE

Avant-propos - La genèse du Léviathan.....	6
Noé et l'arche du déluge.....	13
Jonas à fond de cale.....	20
Jésus à la gouverne	30
Pierre et la marche sur les eaux	36
Paul et la mer.....	43
Naufrage à Malte	51
Conclusion : mer biblique et autres rives	59

Introduction

La genèse du Léviathan

Gn 1,1-21 ; Si 43,24-25 ;
Ps 106,23-31 ; Ps 103,24-26 ; Is 27,1-2

Le monde la Bible n'est pas un univers marin. Les récits de mer y sont plutôt rares, surtout pour le Premier (ou Ancien) Testament. À quelques exceptions, l'homme de la Bible n'est pas un grand navigateur. Bien évidemment, tout dépend du livre et de son époque de rédaction. Pour les récits anciens, rédigés durant la période perse du VI^{ème} siècle, ou dans les traditions anciennes de l'époque royale, la mer est peu présente. Les fils d'Israël sont une population essentiellement rurale, voire nomade aux temps anciens, vivant d'agriculture et d'élevage. On parle beaucoup plus souvent de brebis, de troupeaux, de vignes, de blé, d'arbres fruitiers que de navires et de poissons.

Aux temps anciens (XI^o-V^os.)

Les Israélites, avant la période royale, sont installés dans les terres. Les côtes méridionales cananéennes sont, quant à elles, habitées par les ennemis Philistins, conquérant venues des îles grecques, que les textes égyptiens nomment *le peuple de la Mer*. Ces côtes sont peu propices à l'installation d'une infrastructure portuaire. Seule, avec Asher et Dan, la tribu de Zabulon est associée à la mer, en raison de sa proximité géographique avec la riche Phénicie reconnue pour sa maîtrise de la navigation. *Zabulon habitera au bord de la mer. Il voyagera à bord des vaisseaux et ses confins toucheront à Sidon.* (Gn 49,13).

Avoir un port et des navires est signe de prospérité économique. Peu de rois, en Israël et en Juda, sont associés à la conquête maritime et pas toujours avec succès. Bien évidemment l'histoire du roi Salomon, bâtisseur du Temple vers 960, raconte la fondation du port d'Écione-Guéber près d'Eilath au bord de la mer Rouge avec l'aide du Phénicien Hiram.

1R 9 ²⁶ Le roi Salomon arma une flotte à Écione-Guéber, près d'Eilath, sur le rivage de la mer des Roseaux, au pays d'Édom. ²⁷ Avec les serviteurs de Salomon, Hiram dépêcha sur les navires ses serviteurs, des navigateurs connaissant bien la mer.

En réalité rares sont les souverains israélites qui développeront une flotte dans les ports de Joppé sur la méditerranée et d'Écione-Guéber au sud. Un épisode raconte le désastre de la flotte du roi Josaphat vers 850.

1R 22, ⁴⁹ Josaphat fit des navires de haut bord pour aller à Ophir chercher de l'or, mais il n'y alla pas car les navires se brisèrent à Écione-Guéber.

La période grecque (IV^os-II^os.)

Ainsi, aux temps anciens, le peuple de la Bible n'est pas tourné vers la mer. Celle-ci est d'ailleurs perçue comme un lieu de danger, de mort, habité par des monstres marins. C'est le monde des abîmes et des profondeurs, se situant à l'opposé du ciel et de Dieu. À partir du IV^o siècle la Judée passe sous domination grecque avec la conquête d'Alexandre le Grand. L'image de la mer se modifie légèrement : les écrits témoignent des voyages et des commerces. On entend ainsi parler des navigations commerciales par les Grecs, qui s'installent en Judée, ou par les Juifs de la diaspora, qui viennent à Jérusalem, comme en témoigne le Livre de Ben Sira le sage.

Si 43²⁴ Ceux qui naviguent sur la mer en décrivent les périls, nous n'en croyons pas nos oreilles. 25 Et là, ce sont choses étranges, merveilleuses, animaux de toute sorte et monstres marins de la création.

La mer reste donc un univers dangereux, étrange et étranger. Mais elle devient aussi un espace de circulation et le support des récits de voyageurs. La mer est un lieu d'histoires.

Au temps du Nouveau Testament (Ier s.)

Le caractère maritime est en revanche très présent dans le Nouveau Testament. Jésus navigue sur la mer de Galilée en compagnie d'apôtres marins et pêcheurs. Quelques années plus tard, dans cet univers romain, l'apôtre Paul profite des voix maritimes pour se rendre dans ses différents lieux de mission.

Des récits fameux

Cela dit, les récits de navigation et de tempête sont peu fréquents dans la Bible. Mais, ils font partie des plus connus. Ainsi l'épisode du premier marin, malgré lui, est celui du patriarche Noé au temps du déluge. Tout aussi connu, sans doute, est l'épisode de Jonas avalé par une baleine, selon l'imagerie traditionnelle, ou un gros poisson, selon le texte. Bien sûr, à propos de Jésus, difficile d'échapper à la tempête apaisée, à la pêche miraculeuse ou à la marche sur les eaux. Quant à Paul nous le suivrons dans ces voyages missionnaires et maritimes jusqu'à ce naufrage à Malte, raconté par Luc au livre des Actes des Apôtres. Noé, Jonas, Paul, Pierre et Jésus seront les héros de nos aventures. Cet ouvrage nous fera voyager depuis une arche-paquebot jusque dans une simple barque, ainsi que dans des genres littéraires différents : récits légendaires, aventures, miracles, journal de bord. Mais auparavant, il est important de rappeler ce que représente la mer dans la pensée biblique.

La représentation biblique

Avec ses voisins, la culture israélite partage la même conception du monde créé. Au-dessus de la terre ferme, un firmament, une toile, la protège des eaux bleues d'en-haut du ciel. Des interstices laissent passer l'eau pour la pluie, cette eau qui tombe de ce ciel. Cette terre ferme est soutenue par des piliers qui la maintiennent au-dessus des eaux bleues de la mer. Ces eaux sont considérées comme un lieu de danger et de mort. Elles représentent le monde de l'inconnu, mis à part ces poissons que l'on remonte et ces quelques voyages toujours périlleux. L'océan est un monde imprévisible et indomptable. Par définition l'homme ne peut y vivre. Le livre de la Genèse la décrit ainsi sa création :

Gn 1, ⁶ Et Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux. » ⁷ Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament et les eaux qui sont au-dessus. Et ce fut ainsi. ⁸ Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour. ⁹ Et Dieu dit : « Les eaux qui sont au-dessous du ciel, qu'elles se rassemblent en un seul lieu, et que paraisse la terre ferme. » Et ce fut ainsi. ¹⁰ Dieu appela la terre ferme « terre », et il appela la masse des eaux « mer ». Et Dieu vit que cela était bon. [... et plus peu loin le texte reprend] ²⁰ Et Dieu dit : « Que les eaux foisonnent d'une profusion d'êtres vivants, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, sous le firmament du ciel. » ²¹ Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins, tous les êtres vivants qui vont et viennent et foisonnent dans les eaux, et aussi, selon leur espèce, tous les oiseaux qui volent. Et Dieu vit que cela était bon.

À chacun son monde

La création est *bonne*. Le terme hébreu *tov*, qui signifie *bon*, est proche du français. Il peut se définir par la *bonté* ou la *beauté* mais aussi par l'*adéquation*. Dieu installe la création dans un *bon* équilibre : les éléments, bien distincts, séparés, sont à leur *bonne* place. L'homme et la femme seront placés sur cette terre ferme. Alors quand l'homme se risque sur la mer, il n'est plus dans son monde et se risque aux monstres marins et aux tempêtes imprévisibles, sur un espace qui ne lui donne aucun lieu de refuge.

Et lorsque tout va mal, l'être humain tiré de la terre, devenu marin, se tourne vers son Dieu, le seul salut possible pour l'homme de la Bible. Un psaume chante ainsi la mer et les marins :

Psaume 106(107) ²³ *Certains, embarqués sur des navires, occupés à leur travail en haute mer, ²⁴ ont vu les œuvres du Seigneur et ses merveilles parmi les océans. ²⁵ Il parle, et provoque la tempête, un vent qui soulève les vagues : ²⁶ portés jusqu'au ciel, retombant aux abîmes, ils étaient malades à rendre l'âme ; ²⁷ ils tournoyaient, titubaient comme des ivrognes : leur sagesse était engloutie. ²⁸ Dans leur angoisse, ils ont crié vers le Seigneur, et lui les a tirés de la détresse, ²⁹ réduisant la tempête au silence, faisant taire les vagues. ³⁰ Ils se réjouissent de les voir s'apaiser, d'être conduits au port qu'ils désiraient. ³¹ Qu'ils rendent grâce au Seigneur de son amour, de ses merveilles pour les hommes ;*

Un autre psaume insiste sur le danger maritime en évoquant le fameux Léviathan monstre marin mythique :

Ps 103 (104) ²⁴ Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur ! Tout cela, ta sagesse l'a fait ; la terre s'emplit de tes biens. ²⁵ Voici l'immensité de la mer, son grouillement innombrable d'animaux grands et petits, ²⁶ ses bateaux qui voyagent, et Léviathan que tu fis pour qu'il serve à tes jeux.

Léviathan

La mer appartient au monde créé par Dieu. Un univers sombre où vivent des êtres inconnus et étranges, petits et grands dont les monstres marins, issus des observations des voyageurs : baleines, cachalots et autres géants des mers. Mais le *Léviathan* n'est jamais décrit en termes de créatures. Y compris dans le psaume précédent il est justement distinct des *animaux grands et petits*, et des *monstres marins* : il appartient au monde du mythe et du symbole. Il est d'ailleurs peu présent dans la Bible, n'étant cité que par trois livres : les psaumes, Isaïe et Job.

Léviathan symbolise cette force imprévisible de la mer qui met le voyageur en danger : tempête, typhon qui font se gronder dangereusement les vagues et chavirer les navires. Il personnifie ce monde sauvage des abysses et du naufrage. Isaïe reprendra cette image pour en faire le symbole du Mal absolu que Dieu vaincra lors du Jour du Seigneur.

Is 27, ¹ Ce jour-là, le Seigneur châtiara de son épée dure et grande et forte, Léviathan, le serpent fuyard, Léviathan, le serpent tortueux ; il tuera le dragon de la mer. ² Ce jour-là, chantez la vigne exquise !

Léviathan, le *dragon de la mer*, est le symbole des épreuves et des oppressions. Il représente l'adversaire d'Israël que Dieu vient combattre. En choisissant un symbole marin, Isaïe montre combien la mer est terrifiante dans l'esprit biblique. Puissante, sa force fait craindre l'homme qui ne peut la dompter. Bien plus, il peut y disparaître corps et bien et, horreur pour le croyant Juif, le priver de toute sépulture. Seul Dieu peut dominer et maîtriser sa création maritime.

Nous venons ainsi de planter notre décor. Si la mer est lieu de travail et de navigation, elle suggère pour l'Israélite le danger et la terreur.

Il est vrai qu'aujourd'hui la mer nous évoque, la plage et ses pâtés de sable, les vacances et les baignades, la plaisance et les croisières, etc. Mais, aujourd'hui encore, les gens de mer la craignent tout autant qu'ils l'admirent. Les drames récurrents frappant marins, pêcheurs, baigneurs ou même sauveteurs nous rappellent combien cet univers demeure un espace imprévisible et redoutable.

Les récits que nous allons entendre dans ces chapitres, nous plongeront dans ces tragédies comme dans ces sauvetages heureux.

Noé et l'arche du déluge

Gn 6,1-9,16 ; 1P 3,20-21

Avec Noé, nous abordons sans doute le plus grand récit maritime de la Bible, du moins pour sa longueur. Le livre de la Genèse consacre quatre chapitres à l'épopée de Noé, plus que pour la création et la chute d'Adam et Ève. Il ne s'agit donc pas d'une petite anecdote pour enfants sages ou moins sages. Le récit ne se confond pas avec une chronique historique. Au risque de vous décevoir, il est inutile de chercher les traces de l'arche de Noé sur le mont Ararat en Turquie, là où le texte fait accoster le patriarche.

Le mythe

Le mythe du déluge est connu dans cette région du proche et moyen orient, notamment dans des versions mésopotamiennes les plus anciennes. La Mésopotamie subissait alors de nombreuses crues mortelles. L'épopée de Gilgamesh, un récit datant du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, raconte, dans l'un de ces chapitres, l'histoire d'un homme nommé *Uta-Napishtim* qui sauva l'humanité du déluge. Un jour, les dieux de cette Mésopotamie décidèrent de supprimer l'humanité qu'ils avaient créée pour les servir. Ayant trop proliférés, les humains les dérangent par leurs bruits et leurs cris. Aucun dieu ne trouvait le repos.

Alors, ils décidèrent de les éliminer. Mais cette solution ne convînt pas au dieu Enki qui s'était pris d'amitié avec Uta-Napishtim. Pour le sauver du déluge, il lui demanda de construire un navire pour lui, sa famille, ses proches et un couple de chaque espèce animale. La proximité entre l'épopée de Gilgamesh et le récit biblique du déluge est surprenant. Ils racontent quasiment la même histoire, mais non de la même manière.

Le récit critique de la Bible

Les récits de la Genèse exigent d'être compris à la lumière de ce genre littéraire propre qu'est le récit mythique. Leur but premier n'est pas de retranscrire une histoire chronologique des événements. Ils illustrent le sens de l'histoire et surtout le sens de la vie et de la foi. En reprenant la légende mésopotamienne d'Uta-Napishtim, le rédacteur juif va surtout critiquer la vision pessimiste d'une humanité prisonnière de humeurs des dieux. Aux divinités mésopotamiennes qui veulent détruire l'humanité sans raison, exceptée leur propre tranquillité, le rédacteur oppose le projet du Dieu d'Israël qui est d'effacer le mal qui a envahi l'humanité et corrompu la Création.

Gn 6⁵ Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toutes les pensées de son cœur se portaient uniquement vers le mal à longueur de journée. ⁶ Le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre ; il s'irrita en son cœur et il dit : ⁷ « Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – et non seulement les hommes mais aussi les bestiaux, les bestioles et les oiseaux du ciel – car je me repens de les avoir faits. » ⁸ Mais Noé trouva grâce aux yeux du Seigneur.

Envahie par le mal et la méchanceté, la Création a perdu sa paix originelle. Cette situation rejoint l'actualité du lecteur. Son monde n'est pas parfait. Les injustices, le mal, la violence font partie de son horizon. À qui la faute ?

Que fait Dieu ?

Face au mal omniprésent, l'humanité antique questionne ses dieux, ou son Dieu pour le peuple de la Bible. Pour éliminer le mal, le créateur pourrait éradiquer cette création pervertie qui défigure son projet bienfaiteur. Le rédacteur du cycle de Noé, pose ce constat. L'humanité à défigurer la création, et ne mérite plus ce nom. Mais dans ce monde perdu, il existe un juste, une quantité infime de bonté, qui justifie la permanence du projet de Dieu.

Noé symbolise l'espérance que Dieu met en son humanité. Au cœur d'un monde mauvais, il existe un juste, signe que l'homme est encore capable de bonté. Le déluge vient effacer le mal qui a envahi toute la création et toutes les créatures, mais non le bien. À la différence du mythe de Gilgamesh, où le déluge advient sans raison, le déluge biblique sert à condamner le Mal et l'injustice. Ce que Dieu veut c'est l'Alliance, l'amitié qui peut unir l'humanité, la création et le Seigneur. Le récit biblique du déluge ne décrit pas un passé révolu, mais un avenir attendu.

L'arche salvatrice

Le projet de salut est symbolisé par l'*arche*, littéralement un *coffre*, un contenant. Le navire n'en est pas tout à fait un.

Gn 6¹⁷ Et voici que moi je fais venir le déluge, les eaux recouvriront la terre ; ainsi je détruirai, sous les cieux, tout être de chair animé d'un souffle de vie. Tout ce qui vit sur la terre expirera.
¹⁸ Mais, avec toi, j'établirai mon alliance. Toi, tu entreras dans l'arche et, avec toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils...

Si vous lisez en détail ce chapitre six du livre de la Genèse, les mesures de l'arche sont déconcertantes. Elles décrivent une boîte rectangulaire de cent-cinquante mètres de long, de vingt-cinq mètres de large et de quinze mètres de hauteur.

Ce n'est ni un bateau, ni un paquebot mais une grosse boîte, peu esthétique et encore moins hydrodynamique. Quant à la flottaison, elle augure plus le naufrage que la traversée calme.

L'arche est un coffre symbolique qui rassemble l'homme juste et sa famille, unis à l'ensemble de la création et sous la protection de Dieu. L'arche de Noé n'est pas sans rappeler les dimensions d'un temple ou, toute proportion gardée, celle de l'arche d'Alliance des Hébreux renfermant les tables de la Loi. L'arche de Noé contient ce que Dieu a de plus précieux, une humanité qui prend soin du monde du vivant. L'inhumanité qui met à mal le projet créateur de Dieu sera effacée.

La fin d'un monde

Gn 7¹⁷ Et ce fut le déluge sur la terre pendant quarante jours. Les eaux grossirent et soulevèrent l'arche qui s'éleva au-dessus de la terre.¹⁸ Les eaux montèrent et grossirent beaucoup sur la terre, et l'arche flottait à la surface des eaux.¹⁹ Les eaux montèrent encore beaucoup, beaucoup sur la terre ; sous tous les cieux, toutes les hautes montagnes furent recouvertes.²⁰ Les eaux étaient montées de quinze coudées au-dessus des montagnes qu'elles recouvraient.²¹ Alors expira tout être de chair, tout ce qui va et vient sur la terre : oiseaux, bestiaux, bêtes sauvages, tout ce qui foisonne sur la terre, et tous les hommes. ... il ne resta que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.²⁴ Et les eaux montèrent au-dessus de la terre pendant cent cinquante jours.

Un texte qui fait se noyer hommes et bêtes peut nous paraître ignoble. Cependant rappelons qu'il s'agit d'un mythe, d'un conte et non d'une réalité historique. Enfin, ce mythe biblique est destiné à rejoindre une réalité et un questionnement. Il vient dénoncer les autres conceptions du monde. Les mythes babyloniens font de l'humanité, bonne ou mauvaise, le jeu de l'humeur capricieuse des divinités.

Le récit de la Genèse affirme quant à lui que le mal ne vient pas de Dieu mais du mauvais usage que l'humanité fait de sa liberté.

Le mythe de Noé est en cela une parodie de l'épopée d'Uta-Napishtim. Le Dieu d'Israël est celui qui s'offusque de ce Mal blessant sa création et l'entraînant vers la mort. Le récit du déluge se refuse à la fatalité. La création, avec l'Homme, est destinée au bien. Le juste, c'est-à-dire, dans le langage biblique, celui ou celle qui est ajustée à la volonté du Seigneur, est décrit tel un germe d'Espérance pour l'humanité. Dieu sauve sa création grâce à la fidélité de Noé dont le nom hébreu *Noah* rappelle le *réconfort*.

Dans les légendes mésopotamiennes, le déluge est destiné à éliminer l'humanité dans une violence aveugle. La mort gratuite est donnée en vue de réduire sa prolifération. Les dieux agissent contre l'Homme. Dans le récit biblique, Dieu agit pour le bien de l'humanité, dans la justice, contre le Mal. La création est préservée par le Seigneur et par Noé, l'homme juste à ses yeux. Ce qui est détruit, symboliquement, c'est le Mal.

Ballottée par les eaux

Contre ce monde du chaos, toutes les vannes sont ouvertes. Tout est mis en œuvre pour redonner à la terre un avenir avec Noé et les passagers de l'arche. Celle-ci n'a pas de capitaine, pas de matelot. Elle flotte, elle dérive ballottée par les flots en furies, mais elle flotte, comme les justes tenant bon dans un monde difficile, sous la protection divine. Elle flotte grâce à la Parole de Dieu qui en a donné les plans et le mode d'emploi. Ces aspects symboliques se retrouvent jusque dans la gestion des éléments temporels. Ce n'est pas une chronologie que nous propose le récit déluge mais un calendrier liturgique comme celui qui rythme habituellement les rencontres entre Dieu et son peuple.

Gn 8¹ Dieu se souvint de Noé, de toutes les bêtes sauvages et de tous les bestiaux qui étaient avec lui dans l'arche ; il fit passer un souffle sur la terre : les eaux se calmèrent. ⁵ Les eaux continuèrent à baisser jusqu'au dixième mois ; le premier jour du dixième mois, les sommets des montagnes apparurent. ... ¹³ C'est en l'an six cent un de la vie de Noé, au premier mois, le premier jour du mois, que les eaux s'étaient retirées, laissant la terre à sec. Noé enleva le toit de l'arche, et regarda : et voici que la surface du sol était sèche.

Ainsi, tout revient donc dans l'ordre de la création initiale : la vie, le temps, la terre et les eaux. Ce retour à l'ordre crée permet d'ouvrir un autre possible. Le récit du déluge fut probablement écrit durant l'exil à Babylone à la fin du VI^e siècle. Jérusalem, marquée par l'injustice des fils d'Israël, a été comme effacée de la carte et les fils d'Israël ont dérivé malgré eux jusqu'en Mésopotamie. Mais l'espoir n'est pas perdu. Rien n'est définitif. L'Alliance entre Dieu et les hommes pourra renaître de la Justice et de la foi.

Gn 9¹¹ Oui, j'établis mon alliance avec vous : aucun être de chair ne sera plus détruit par les eaux du déluge, il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre. » ¹² Dieu dit encore : « Voici le signe de l'alliance que j'établis entre moi et vous, et avec tous les êtres vivants qui sont avec vous, pour les générations à jamais : ¹³ je mets mon arc au milieu des nuages, pour qu'il soit le signe de l'alliance entre moi et la terre... ¹⁶ L'arc sera au milieu des nuages, je le verrai et, alors, je me souviendrai de l'alliance éternelle entre Dieu et tout être vivant qui est sur la terre.

L'espoir d'une recréation

Le déluge est le récit d'une recréation espérée, cette fois-ci définitive. Le rédacteur n'est pas dupe, le monde et les descendants de Noé, seront encore marqués par la méchanceté. Mais il veut montrer que si les hommes oublient la bonté originelle, Dieu sera toujours présent à sa création.

L'arc de l'Alliance n'est pas destiné aux hommes mais à Dieu : *L'arc sera au milieu des nuages, [dit le Seigneur], je le verrai et, alors, je me souviendrai de l'alliance éternelle entre Dieu et tout être vivant qui est sur la terre.*

L'image de cet arc-en-ciel exprime la volonté divine unissant le ciel à la terre, Dieu aux hommes, malgré leurs reniements. Tandis que les récits mésopotamiens décrivent l'humanité, tels des pantins et des esclaves, dans un lien de subordination aux dieux, le récit biblique affirme le projet bénéfique et salvateur de Dieu envers la Création. L'interprétation symbolique de ce récit sera reprise dans le Nouveau Testament. La première lettre de Pierre en fera la représentation du baptême :

IP 3 ²⁰ Ceux-ci, jadis, avaient refusé d'obéir, au temps où se prolongeait la patience de Dieu, quand Noé construisit l'arche, dans laquelle un petit nombre, en tout huit personnes, furent sauvées à travers l'eau. ²¹ C'était une figure du baptême qui vous sauve maintenant : le baptême ne purifie pas de souillures extérieures, mais il est l'engagement envers Dieu d'une conscience droite et il sauve par la résurrection de Jésus Christ,

Le passage du déluge invite ainsi le lecteur à s'embarquer avec Dieu, loin du Mal.

Jonas à fond de cale

Jon 1-2

Avec Noé, un autre personnage est connu pour s'être aventurer sur les eaux : le prophète Jonas. Et mal lui en a pris...

Le livre de Jonas

L'histoire du prophète Jonas et de ses mésaventures maritimes est racontée dans le livre de la Bible qui porte son nom. Cet écrit est classé parmi les onze autres petits prophètes. Mais paradoxalement, le livre de Jonas n'est pas un livre prophétique au sens habituel du terme. Les livres des prophètes tels Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Amos, Osée, etc. sont conçus comme des collations d'oracles prophétiques. Ils sont majoritairement discursifs. Un prophète parle au nom du Seigneur pour condamner Israël ou ses voisins, annoncer le Jugement divin, ou l'avènement d'un salut. Notre livre de Jonas se distingue de ce genre littéraire. Il est essentiellement narratif. Le livre rapporte les actes du prophète Jonas à la manière d'un conte. Il met en jeu des aventures avec leurs rebondissements, des dialogues parfois houleux entre le prophète et son Seigneur. Excepté Jonas, le texte ne fait mention d'aucun autre personnage connu, aucun nom propre, ni même d'aucune référence temporelle.

Seule la ville Ninive suggère la période de l'empire assyrien dont elle fut la capitale. Ninive tombera sous les coups des armées des Mèdes et des Babyloniens en 612 avant J.-C. Mais, dans le livre de Jonas, rien n'évoque un roi, une date, un événement. Il ne s'inscrit pas dans une chronologie. Il est atemporel, comme s'il s'adressait à l'aujourd'hui du lecteur. Certes, le second livre des Rois fait mention d'un prophète *Jonas fils d'Amittai* sous le règne de Jéroboam II, au VIII^e siècle. La mention est très succincte et rien de ne nous est dit de son ministère.

2R 14, ²⁵ C'est Jéroboam qui rétablit les frontières d'Israël, depuis l'Entrée-de-Hamath jusqu'à la mer de la Araba, conformément à la parole que le Seigneur Dieu d'Israël avait dite par l'intermédiaire de son serviteur le prophète Jonas, fils d'Amittai, qui était de Gath-Héfer.

Le livre de Jonas ne représente pas une biographie de la vie du prophète. Ce tout petit récit de quatre chapitres peut se lire en quinze minutes. Il raconte, non sans humour, les péripéties d'un étrange prophète. Car contrairement à ses confrères, Jonas est l'homme de Dieu qui n'écoute pas sa Parole.

Le livre s'organise en deux actes. Dans le premier (Jon 1-2), Dieu demande à Jonas d'annoncer leur fin prochaine aux habitants de la ville païenne de Ninive. Craignant pour sa vie le prophète s'enfuit sur un navire et finit dans le ventre d'un poisson. Dans le second acte (Jon 3-4), Jonas arrive finalement à Ninive qui, à l'écoute de sa parole, se convertit. De manière surprenante, cela contrarie le prophète qui attendait la destruction de la ville et non sa rédemption. Jonas est une figure prophétique atypique.

La fuite du prophète

*Jon 1¹ La parole du Seigneur fut adressée à Jonas, fils d'Amittai :
2 « Lève-toi, va à Ninive, la grande ville païenne, et proclame que sa
méchanceté est montée jusqu'à moi. »³ Jonas se leva, mais pour
s'enfuir à Tarsis, loin de la face du Seigneur. Descendu à Jaffa, il
trouva un navire en partance pour Tarsis. Il paya son passage et
s'embarqua pour s'y rendre, loin de la face du Seigneur.⁴ Mais le
Seigneur lança sur la mer un vent violent, et il s'éleva une grande
tempête, au point que le navire menaçait de se briser.*

Dieu demande à Jonas, le prophète juif, de se rendre à Ninive, la ville païenne, pour dénoncer ses méfaits et annoncer sa fin. Mission bien vaine et risquée à vue humaine. Combien de temps peut survivre, en la métropole de Ninive, un prophète d'Israël qui dénonce sa méchanceté et sa destruction ? Aussi, Jonas prend la route opposée pour se rendre à Tarsis, un lieu énigmatique représentant le bout du monde. Jonas part loin de la terre d'Israël, la terre où Dieu est adoré et le lieu où Il a parlé à son prophète. Mais il part aussi loin de Ninive, le lieu où le Seigneur l'envoie. Ni en Israël, ni à Ninive, le prophète choisi d'aller au plus loin, par mer, pour s'éloigner de Dieu, du moins le croit-il.

Dans cette antiquité biblique, les divinités étaient souvent associées à un lieu, une géographie, et donc à un peuple. À chacun ses dieux. Ninive est la ville du dieu Assur, soutenu par d'autres divinités assyriennes. Le dieu tutélaire protège sa ville et ses habitants. De même en Israël, le dieu des fils d'Israël gouverne à la destinée de son peuple. Un peuple, un pays et des dieux pour les protéger. Alors que viendrait faire le prophète d'un dieu étranger dans la capitale de la nation dominante ? Quel petit dieu aurait l'audace de mettre en cause la puissance d'Assur ? Quel prophète d'un royaume insignifiant pourrait ainsi narguer la magnificence de Ninive, sans risquer la colère de ses habitants et de son roi ?

La parole de Dieu à Jonas affirme justement que le Seigneur n'est pas seulement le dieu des fils Israël, en Israël. Il est ce dieu unique (Ex 20,1) et le Créateur qui domine toute la terre, toutes les contrées ainsi que les mers... Pour rappeler à l'ordre son prophète, Dieu déclenche une tempête qui met l'ensemble du navire en danger.

La tempête

*Jon 1*⁵ Les matelots prirent peur ; ils crièrent chacun vers son dieu et, pour s'alléger, lancèrent la cargaison à la mer. Or, Jonas était descendu dans la cale du navire, il s'était couché et dormait d'un sommeil profond.⁶ Le capitaine alla le trouver et lui dit : « Qu'est-ce que tu fais ? Tu dors ? Lève-toi ! Invoque ton dieu. Peut-être que ce dieu s'occupera de nous pour nous empêcher de périr. »⁷ Et les matelots se disaient entre eux : « Tirons au sort pour savoir à qui nous devons ce malheur. » Ils tirèrent au sort, et le sort tomba sur Jonas.⁸ Ils lui demandèrent : « Dis-nous donc d'où nous vient ce malheur. Quel est ton métier ? D'où viens-tu ? Quel est ton pays ? De quel peuple es-tu ? »⁹ Jonas leur répondit : « Je suis Hébreu, moi ; je crains le Seigneur, le Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre ferme. »¹⁰ Les matelots furent saisis d'une grande peur et lui dirent : « Qu'est-ce que tu as fait là ? » Car ces hommes savaient, d'après ce qu'il leur avait dit, qu'il fuyait la face du Seigneur.¹¹ Ils lui demandèrent : « Qu'est-ce que nous devons faire de toi, pour que la mer se calme autour de nous ? » Car la mer était de plus en plus furieuse.

Comme si Jonas n'était pas parti assez loin, le voilà maintenant qui se place au plus bas, à fond de cale. Tandis qu'il se terre, les matelots s'affairent pour sauver leur navire et leurs vies. Tandis que les païens prient, lui dort. Le contraste est saisissant. Les marins païens s'adressent à leurs divinités, tandis que le terrien et prophète de Dieu se cache et fait la sourde oreille jusqu'à s'endormir.

Dans la pensée de l'époque, le malheur était souvent compris comme un châtement des dieux en raison d'une faute commise. Comment apaiser la colère des dieux, sinon par la prière de supplication ? Et lorsque celle-ci ne suffit pas, il devient nécessaire de trouver le coupable envers son dieu. Il faut tirer au sort pour laisser la divinité désigner le fautif. Leurs divinités resteront muettes. Dieu parle et désigne son prophète : Jonas qui a méprisé la parole du Créateur suprême. Quel est donc cet homme qui néglige ainsi la volonté de son dieu et met en danger tous les autres ? Dans cette tempête de plus en plus terrifiante, que faire d'un tel l'individu ?

Dans la gestion des personnages, le récit attribue un rôle très positif à ces païens, matelots et capitaine. Ils endossent une des fonctions prophétiques : dénoncer la faute : *Qu'est-ce que tu as fait là ?* C'est d'ailleurs la même expression que celle de Dieu lorsque le couple humain eut mangé le fruit défendu : *Qu'est-ce que tu as fait là ?* (Gn 3,16). Le récit oblige à un changement de regard sur ce monde païen qui semble ici plus proche de Dieu que le prophète juif. Et leur attitude favorable va ainsi se poursuivre.

Mauvais prophète et bons matelots

Jon 1 ¹² Il leur répondit : « Prenez-moi, jetez-moi à la mer, pour que la mer se calme autour de vous. Car, je le reconnais, c'est à cause de moi que cette grande tempête vous assaille. » ¹³ Les matelots ramèrent pour regagner la terre, mais sans y parvenir, car la mer était de plus en plus furieuse autour d'eux. ¹⁴ Ils invoquèrent alors le Seigneur : « Ah ! Seigneur, ne nous fais pas mourir à cause de cet homme, et ne nous rends pas responsables de la mort d'un innocent, car toi, tu es le Seigneur : ce que tu as voulu, tu l'as fait. » ¹⁵ Puis ils prirent Jonas et le jetèrent à la mer. Alors la fureur de la mer tomba. ¹⁶ Les hommes furent saisis par la crainte du Seigneur ; ils lui offrirent un sacrifice accompagné de vœux.

Jonas évoque, en premier, cette solution extrême : le jeter par-dessus bord. Est-ce pour sauver le navire et ses matelots ? ou est-ce encore pour fuir la parole du Seigneur, au plus profond, dans la mort ? Les deux solutions ne sont pas incompatibles. Mais contre la proposition prophète, l'attitude des matelots est à souligner. Ils ne suivent pas d'emblée la solution de l'Hébreu. Au contraire, ils s'acharnent à coup d'avirons courageux pour rejoindre la terre ferme et sauver Jonas avec l'ensemble des passagers. Jonas, le croyant, veut se défaire de sa vie. Les marins, païens, font tout pour qu'il la conserve. Quelle leçon !

Cependant rien y fait, et il faut se résoudre, non pas à jeter le bouc émissaire, mais à suivre la volonté de Dieu comme l'exprime leur prière. Ils ne se débarrassent pas d'un individu comme un vulgaire sac de blé. Face à l'impétuosité divine de la tempête, ils implorent ce Dieu qui les y oblige. Ils le confient au jugement divin, tout en se désolant d'un tel acte : *ne nous rends pas responsables de la mort d'un innocent, car toi, tu es le Seigneur : ce que tu as voulu, tu l'as fait*. Les marins s'adressent au Dieu d'Israël avec plus de foi que Jonas, allant jusqu'à lui offrir un sacrifice une fois les eaux calmées.

Héros vertueux

Dans la littérature maritime antique, les récits de tempête servent, entre autres, à mettre en lumière la ruse et la vertu du héros. On peut faire référence au plus connu qu'est l'Odyssée d'Homère. Ulysse est la figure du héros courageux, rusé, et intègre. Dans notre histoire, le héros vertueux, courageux et intègre sont les marins. Jonas ressemble plus à l'anti-héros : craintif, faible voire pleutre. Ce récit de Jonas affirme ainsi qu'il y a du bon en tout homme, croyant ou non, et peut-être même en Jonas. Son Dieu, et il ne le comprendra qu'à la fin, n'est pas uniquement le Dieu du peuple d'Israël, mais un Dieu unique et universel *le Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre ferme*.

Si Dieu est unique et universel, alors son projet de bonheur et de salut est destiné à tous les peuples. Et ici le Seigneur permet la survie des païens au détriment de son prophète... mais ce dernier n'est pas perdu pour autant.

Un gros poisson

Jon 2¹ Le Seigneur donna l'ordre à un grand poisson d'engloutir Jonas. Jonas demeura dans les entrailles du poisson trois jours et trois nuits. ² Depuis les entrailles du poisson, il pria le Seigneur son Dieu. ³ Il disait : Dans ma détresse, je crie vers le Seigneur, et lui me répond ; du ventre des enfers j'appelle : tu écoutes ma voix. ⁴ Tu m'as jeté au plus profond du cœur des mers, et le flot m'a cerné ; tes ondes et tes vagues ensemble ont passé sur moi. ⁵ Et je dis : me voici rejeté de devant tes yeux ; pourrai-je revoir encore ton temple saint ? ⁶ Les eaux m'ont assailli jusqu'à l'âme, l'abîme m'a cerné ; les algues m'enveloppent la tête, ⁷ à la racine des montagnes. Je descendis aux pays dont les verrous m'enfermaient pour toujours ; mais tu retires ma vie de la fosse, Seigneur mon Dieu. ⁸ Quand mon âme en moi défaillait, je me souvins du Seigneur ; et ma prière parvint jusqu'à toi dans ton temple saint. ⁹ Les servants de vaines idoles perdront leur faveur. ¹⁰ Mais moi, au son de l'action de grâce, je t'offrirai des sacrifices ; j'accomplirai les vœux que j'ai faits : au Seigneur appartient le salut. ¹¹ Alors le Seigneur parla au poisson, et celui-ci rejeta Jonas sur la terre ferme.

Le récit est flou et veut le rester. Jonas est englouti dans le ventre d'un *gros poisson*. Anecdote qui sera reprise dans l'histoire de Pinocchio. Comme nous l'avons vu précédemment, la mer est, dans la pensée biblique, habitée de monstres marins. Il ne s'agit pas d'êtres étranges qui peuplent la littérature mythique. Cette expression veut souligner que la mer appartient à un monde non domestiqué et non domesticable : un monde naturellement sauvage. Cependant, le rédacteur fait intervenir non pas un de ces monstres mais un *gros poisson*.

Le terme de *poisson* s'oppose justement aux monstres marins indomptables, car il définit la nourriture des hommes : *tous les poissons de la mer sont livrés entre vos mains* (Gn 9,2). Le destin de Jonas est, sinon minable, au moins risible. Jonas est livré dans la gueule d'un poisson. Un simple gros poisson, habituellement destiné à la nourriture des êtres humains, avale le prophète comme une bouchée de pain. Jonas est soumis à la création, nécessaire humilité et abaissement pour rencontrer son Créateur dans la profonde prière.

La prière

La prière de Jonas (Jon 2,3-10) insiste sur sa situation abyssale. Jonas est au plus sombre de la mort, au plus loin de la terre et donc du ciel... et pourtant il ose enfin s'adresser à son Dieu. Elle n'est pas d'emblée supplique. Jonas ne se justifie pas. Aucun mot ne nous est dit de son obstination, de cette mission divine à laquelle il s'est refusé. Il ne se cherche pas d'excuse. Il rend compte de sa situation *au plus profond du cœur des mers, rejeté de devant tes yeux*. Jonas accepte, non pas son sort, son tirage au sort, mais son péché, son erreur. La prière exprime d'abord, avec tout autant de lucidité que d'humilité, un véritable repentir.

Cette prière de Jonas est un lieu de conversion. Hier fuyant Dieu, dans un sommeil silencieux, au fond d'une cachette, Jonas exprime maintenant une foi confiante envers son Dieu qui *peut le tirer de la fosse*. Il se pensait esclave d'un dieu l'obligeant à l'impossible. Aujourd'hui il reconnaît, enfin, sa foi en Dieu capable de le sauver de la pire situation. Dieu n'abandonne pas son prophète et ne pourra l'abandonner au pays de Ninive.

Jon 2⁷ [...] Je descendis aux pays dont les verrous m'enfermaient pour toujours ; mais tu retires ma vie de la fosse, Seigneur mon Dieu. [...] ¹⁰ j'accomplirai les vœux que j'ai faits : au Seigneur appartient le salut.

Revoir ton temple saint.

Dans la prière de Jonas, la mention du temple saint revient par deux fois :

Jon 2⁵ pourrai-je revoir encore ton temple saint ?

Jon 2⁸ ma prière parvint jusqu'à toi dans ton temple saint.

À l'interrogation, teintée d'incertitude du premier verset, répond la confiance pleine de foi du second. La première question de Jonas fait référence au temple saint d'Israël que tout bon prophète fréquente notamment lors des fêtes religieuses... Le *temple saint* de son Dieu représente son pays béni de Dieu. Cependant, à la fin de sa prière (2,8), ce *temple saint* devient ce temps d'écoute. Il n'est pas réduit à un lieu géographique. Au sein des profondeurs de la mer, Jonas, par sa prière, est aussi dans ce *temple saint*. À Ninive terre étrangère, lorsque la Parole de Dieu y retentira, Jonas sera en son *temple saint*.

Jon 2¹⁰ Mais moi, au son de l'action de grâce, je t'offrirai des sacrifices ; j'accomplirai les vœux que j'ai faits : au Seigneur appartient le salut.

Ces sacrifices ne représentent plus seulement ceux que le prophète offrira au sanctuaire dédié de sa terre. Ces sacrifices, ces offrandes, destinées à Dieu, sont désormais celles de sa propre vie, son humilité, sa confiance, sa foi et cette mission qu'il va enfin accomplir au nom du Seigneur et Sauveur.

Retour sur la terre ferme

Jon 2¹¹ Alors le Seigneur parla au poisson, et celui-ci rejeta Jonas sur la terre ferme.

Le Seigneur parle. Le poisson rejette ou, plus littéralement vomit, Jonas. Le poisson est plus prompt à obéir à la parole que, hier, son prophète. Jonas est vomi. L'action de rejeter ne constitue pas un désaveu du prophète. Jonas revient sur terre, différemment. Dieu renvoie son prophète à la petitesse de sa condition. Il n'est que le serviteur d'une parole, un postillon de Dieu, une vomissure. Une invitation à laisser derrière tout orgueil et à prendre un chemin d'humilité.

Froussard obstiné mais prophète désigné

Nous pouvons nous demander pourquoi le Seigneur cherche-t-il absolument à faire de ce Jonas obstiné, froussard et fuyard, son prophète pour Ninive. Pourquoi lui, absolument lui, et pas un autre plus sûr et plus courageux, avec la trempe d'un Ulysse ?

Le récit ne l'explique pas. Bibliquement le choix de Dieu va souvent vers les bancals aux yeux du monde : le vieil Abraham, le mauvais frère Jacob, le proscrit Moïse, le frêle David, etc. Dieu évite les forts et les orgueilleux. Car, la faiblesse de Jonas lui a permis de faire l'expérience de la bonté des peuples. Le récit de Jonas a, ainsi, une portée universelle d'un Dieu qui veut se réconcilier l'humanité et la faire vivre. Mais plus que tout, la conversion du prophète doit précéder toute mission. Ce n'est pas un va-t'en guerre qui part à Ninive, ni un homme d'exception, mais un serviteur humble, un peu peureux, encore têtue... La suite des aventures de Jonas (Jon 3-4) illustrera encore la difficile conversion du prophète à la miséricorde de Dieu.

Jésus à la gouverne

Mc 4,35-41

Avec ce chapitre, nous changeons d'époque et de style. Nous nous rendons dans les évangiles et sur la mer de Tibériade, appelée aussi Lac de Galilée ou de Génésareth (*Kinnereth* en hébreu).

Jésus et la mer de Galilée

Parmi les personnages bibliques, Jésus est sans doute le seul dont l'activité est liée à la mer. Tous les évangiles s'accordent sur ce point : durant son ministère en Galilée, Jésus profite du lac pour se rendre d'un point à un autre, pour pêcher, prêcher, marcher et naviguer. La barque fait partie de son mode de transport préféré. Sa pérégrination en Galilée s'effectue, d'ailleurs, essentiellement autour de cette mer. Le lac, ou mer, de Galilée, ou de Tibériade, situé au nord de l'actuel Israël, s'étend sur 166 km², mesure 21 km de long et 13 km de large. Cela paraît peu comparée à la mer Méditerranée ou l'océan Atlantique. Cependant, ce lac est tout aussi dangereux et imprévisible qu'une vaste mer. Ses eaux douces ne le sont pas tant.

Jésus est lié à ce monde de la mer, non par naissance, puisqu'il vient de Nazareth, à vingt-cinq kilomètres de là, mais par choix. Il s'établit à Capharnaüm, port septentrional du lac, le village de Simon-Pierre et André, pêcheurs de profession comme Jacques et Jean. Ces quatre hommes feront partie des Douze apôtres, représentant un tiers en termes de proportion. L'importance du monde marin pour Jésus et son entourage est donc à souligner.

Jésus et les miracles

Les évangiles rapportent également les miracles de Jésus sur la mer. Ils sont de trois sortes. Une pêche miraculeuse est rapportée en Luc (Lc 5) et une autre en Jean (Jn 21). La tempête apaisée est, quant à elle, racontée dans l'évangile selon Marc (Mc 4) et reprise par Luc (Lc 8) et Matthieu (Mt 8). Enfin, les évangiles, excepté Luc, font mention d'une marche sur les eaux (Mc 6, Mt 14 et Jn 6). Ces récits de miracles sont aussi des récits de navigation. Ce sont eux qui vont nous intéresser, à commencer par l'épisode de la tempête apaisée.

Auparavant, il est nécessaire de rappeler brièvement la définition d'un miracle. Aujourd'hui le miracle est perçu comme un événement surnaturel, attribué à Dieu, contredisant toute une logique scientifique.

Miracle, n.m., *fait positif extraordinaire, en dehors du cours naturel des choses, que le croyant attribue à une intervention divine providentielle et auquel il donne une portée spirituelle*. Définition du Centre National des Ressources Textuelles (CNRT).

À l'époque de Jésus la distinction entre ce *cours naturel des choses* et *l'intervention divine* n'était pas si tranchée, notamment en ce qui concerne les guérisons. Dans les sanctuaires grecs ou romains, dédiés à la divinité de la médecine Esculape, l'intervention du dieu était associée aux soins et à la guérison. Dans le judaïsme, les *miracles* (*puissance, dunamis* en grec,) sont attribués à l'action de Dieu qui vient rétablir *le cours naturel des choses*. Le mal ou la maladie étant considéré comme contraire à la création originelle. Si les miracles de guérison n'étaient pas courants, ils étaient néanmoins perçus de manière différente. Les faiseurs de miracles, guérisseurs antiques, étaient considérés comme les instruments de l'action divine.

Mais outre les guérisons, les évangiles rapportent quatre miracles sur la nature, miracles qu'on peut qualifier d'inhabituels : pains multipliés, pêche miraculeuse, tempête apaisée, marche sur les eaux... miracles qui, majoritairement, concernent le monde de la mer. Les évangiles placent également la multiplication des pains au bord de la mer de Tibériade.

La fonction de ces miracles n'est pas du même ordre que les récits de guérisons ou d'exorcismes. Dans les évangiles, ces derniers sont liés à l'annonce du Règne de Dieu. Très souvent les évangélistes concluent les récits de guérison de Jésus par la réaction de la foule qui rend gloire à Dieu (et non pas à Jésus). Le miracle devient le signe du Royaume, l'irruption de Dieu venant rétablir définitivement la Justice et la Foi. Autre est le rôle des récits de miracle sur la nature et particulièrement sur la mer. Ils sont destinés à révéler l'identité mystérieuse et divine de Jésus. Comme tout passage des évangiles, ils sont marqués par l'expérience de la Croix et de la Résurrection. Leurs trames narratives servent d'approche catéchétique pour suggérer au lecteur l'identité divine de Jésus. Leur fond historique est plus difficile à cerner, il est vrai. Les différences entre les évangiles rendent impossible toute reconstitution. Mais là n'est pas notre question. Le récit de la tempête apaisée en Marc peut nous aider à comprendre le sens et la fonction de tels miracles.

La tempête apaisée

Mc 4, ³⁵ Ce jour-là, le soir venu, Jésus dit à ses disciples : « Passons sur l'autre rive. » ³⁶ Quittant la foule, ils emmenèrent Jésus, comme il était, dans la barque, et d'autres barques l'accompagnaient.

La mention du même jour, doit nous inviter à faire le lien avec le discours de Jésus qui avait proclamé l'avènement du Règne de Dieu en paraboles précédent. Probablement aussi devrions-nous entendre ce récit comme une parabole vivante, tout aussi déconcertante.

Car, le début du récit laisse apparaître deux éléments venant interroger notre lecture.

C'est *le soir*. Les traversées de nuit ne sont pas les plus simples, ni les moins risquées. Pourquoi un tel départ à cette heure tardive ? Quelle urgence y a-t-il ? La destination est elle-même surprenante : nous quittons la Galilée pour nous rendre sur *l'autre rive*, un territoire plus à l'est, composé de cités païennes, la Décapole (Mc 5,20). L'urgence et la générosité de l'Évangile n'ont pas de frontière.

L'indication *ils emmenèrent Jésus comme il était dans la barque* doit aussi nous surprendre. Si l'initiative de la traversée est bien celle de Jésus, ce sont les disciples qui sont à la manœuvre, allant jusqu'à *prendre* Jésus comme simple passager. L'autorité leur appartient désormais pour ce voyage. Ils ont la compétence nécessaire, parmi eux se trouvent nos quatre professionnels de la mer. Cependant, ce geste de préhension suggère aussi une idée de mainmise des disciples sur Jésus, comme s'ils pensaient avoir tout saisi à son propos. Le récit de navigation nous embarque, déjà, dans un questionnement.

Jésus endormi

4, ³⁷ *Survient une violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait.* ³⁸ *Lui dormait sur le coussin à l'arrière. Les disciples le réveillent et lui disent : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? »*

La description ne laisse pas de doute. La tempête est effroyable et le danger mortel. Les disciples sont confrontés à la réalité du danger et de la mort. Les eaux tempétueuses s'apprentent à les engloutir. Leurs paroles sont un cri de détresse : *Nous sommes perdus !* Alors, l'image devient saisissante entre la légitime peur des disciples et Jésus tranquillement assoupi sur son confortable coussin. Deux mondes. Ils sont angoissés, il dort d'un sommeil assimilé, ici, par ses disciples, à de l'indifférence. L'attitude de Jésus peut effectivement surprendre : il est présent et absent à la fois. Un autre *Jonas*. La scène décrite n'est

pas sans évoquer ce récit que nous avons entendu. Ce prophète endormi d'une autre tempête, livra sa vie pour sauver ses compagnons d'infortune, et demeura trois jours dans le ventre d'un poisson avant de revoir le jour. Jonas suggérait déjà la passion et la résurrection de Jésus au troisième jour, ainsi que l'universalité de son Salut. Comme Jonas s'adressa à la ville païenne de Ninive en vue du pardon et de sa conversion, l'Évangile fait route vers un territoire païen. Ainsi décrite, la figure de Jésus endormi n'est plus celle d'un passager ordinaire.

Silence tais-toi !

4, ³⁹ Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : « Silence, tais-toi ! » Le vent tomba, et il se fit un grand calme. ⁴⁰ Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ? » ⁴¹ Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : « Qui est-il donc, celui-ci, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? »

Quand l'endormi s'éveille, tout change. Sa parole chasse la tempête comme elle a chassé le mal et les esprits impurs des récits précédents. Bien plus, à travers le vent et la mer, la mort est vaincue. Le récit place Jésus à l'arrière : à la poupe, à la gouverne. Tel un timonier, il conduit la barque des disciples en toute sûreté. Cependant, celui-ci souligne le manque de foi de ses disciples, autrement dit, leur manque de foi en lui. Ils avaient *pris* Jésus à bord tel un passager que l'on transporte, tandis qu'en bons et vrais marins, ils se chargeaient de maîtriser la barque. Ils ne comptaient que sur leurs compétences. Cela fut inutile et vain. Les rôles, maintenant, s'inversent : Jésus prend le commandement avec succès. *Qui est-il donc ?* il n'est pas un simple passager, ni même un compagnon de voyage, pas même un prophète. *Qui est-il donc celui-ci ?*

Le récit met en scène, non pas les gestes, ni la prière, mais la parole du Christ, ici assimilée à la parole de Dieu. Celle qui crée et donne vie (Gn 1).

Le récit se distingue de celui de Jonas. Jésus ne prie pas le Seigneur pour qu'il calme les éléments. Il *ordonne* au vent et à la mer *Silence, tais-toi !*

Sa parole exprime l'autorité même de Dieu qui règne et gouverne sur toute la création, depuis le fond de la mer jusqu'au vent du ciel. Comme Dieu, Jésus *parle et cela fut* (Gn 1). Il révèle sa souveraineté divine en vue d'un salut. Le récit anticipe la foi au Fils de Dieu ressuscité, sa victoire sur la mort. À travers ce récit, Marc évoque, déjà, la Passion : Jésus endormi, et la résurrection du Fils de Dieu : Jésus réveillé.

Quand tout submerge

Mais l'évangéliste ne s'arrête pas à cette profession de foi. Avec ce récit, il évoque ces situations dramatiques où le Seigneur paraît absent, silencieux, endormi. La supplique des disciples rejoint, sans doute, celle de Marc et de sa communauté, victimes des persécutions de Néron. Où est Dieu quand tout semble submerger le croyant ? Dans ses difficultés, que fait le Seigneur ? La présence Jésus dans la barque n'a pas empêché la tempête, comme la foi n'évite pas les dangers ni les drames. Marc témoigne à ses contemporains combien la parole du Christ, toujours vivant, apaise et permet de poursuivre la route dans les épreuves.

Bien d'autres tempêtes, d'autres difficultés attendent ses plus proches et fidèles disciples, comme autant d'épreuves à traverser dans et par la foi.

Pierre et la marche sur les eaux

Mt 14,22-34

Quand Jésus prend la mer, il se passe toujours quelque chose d'étonnant. Peut-être, parfois, trop, au point qu'on pourrait aujourd'hui, si l'occasion se présentait, hésiter fortement à l'embarquer à bord. Les récits de navigation nous emmènent dans des univers déroutants.

Les marches sur les eaux

J'aurais pu prendre la version de Marc (Mc 6) ou celles de Jean (Jn 6), mais j'ai préféré m'intéresser à celle de Matthieu. Les trois récits sont construits à peu près de la même manière. Tous trois font suite au miracle de la multiplication des pains. La marche sur les eaux constitue en quelque sorte la confirmation de la figure salvifique et divine de Jésus. Leur trame générale est également similaire. Après la multiplication des pains, Jésus envoie ses disciples en barque, tandis qu'il décide de se rendre à destination, par ses propres moyens. Or cette nuit-là, tandis que les disciples sont en difficultés au milieu de la mer, Jésus les rejoint en marchant sur les eaux, provoquant leur peur. S'étant fait reconnaître, Jésus calme la mer et fait parvenir ses disciples sur le rivage. Nous sommes en présence du même mécanisme littéraire que celui de la tempête apaisée. Jésus vient apporter son salut à ses disciples en danger. De même, le récit anticipe la foi des disciples dans le Ressuscité.

Le récit de Matthieu

Le récit de Matthieu est le seul à posséder un élément supplémentaire : l'intervention de Pierre qui demande à marcher sur la mer. Chez Matthieu, le personnage de Simon-Pierre est présenté comme la figure apostolique et ecclésiale par excellence. *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* Ce verset connu ne se retrouve que chez Matthieu (Mt 16,18).

Mt 14 ²² Aussitôt Jésus obligea les disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules. ²³ Quand il les eut renvoyées, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul. ²⁴ La barque était déjà à une bonne distance de la terre, elle était battue par les vagues, car le vent était contraire.

Une fois encore, les disciples sont embarqués et naviguent de nuit. Le récit nous invite à faire mémoire de cette tempête apaisée. Cependant, Jésus n'est plus à bord et l'évangéliste souligne la distance qui le sépare de ses disciples. Ces premiers versets dessinent le cadre et viennent séparer tous les protagonistes. Jésus oblige ses disciples à embarquer sans lui. De même les foules sont renvoyées à leur domicile. Chacun est placé dans un cadre très différent : la mer pour les disciples, la terre pour les foules, la montagne pour Jésus. Il y a ici comme une dispersion, qui ne sera que temporaire : les disciples devant le précéder sur l'autre rive, où nous attendent d'autres foules.

La montagne de Jésus représente le lieu biblique de la rencontre avec Dieu, comme ce fut le cas pour Moïse (Ex 19) ou Élie (1R 19). Elle manifeste ce lien singulier qui unit Jésus à son Père. Il est à l'écart, seul pour le prier... Et la nuit vient.

La nuit

Le récit introduit une dramatique. Les disciples sont abandonnés au gré des vents, des vagues et de cette mer dont on sait qu'elle symbolise bibliquement le danger et la mort. Ils sont loin, et de la terre, des hommes, et de la montagne de Dieu, à cause de cette tempête qui semble les figer. Ce récit anticipe, ou éclaire, la situation de ces premiers chrétiens, au temps de Matthieu, qui n'ont plus physiquement leur Seigneur à leur côté et qui, face à des vagues de persécutions et des vents d'oppositions, se sentent abandonnés, et de Dieu, et des hommes. C'est le soir, la nuit ne fait que commencer. Bientôt, avec les ténèbres, ils ne verront plus rien, ni personne, sauf peut-être la mort.

Un fantôme ?

*Mt 14*²⁵ *Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer.* ²⁶ *En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils dirent : « C'est un fantôme. » Pris de peur, ils se mirent à crier.* ²⁷ *Mais aussitôt Jésus leur parla : « Confiance ! c'est moi ; n'ayez plus peur ! »*

Il vient vers eux et pour eux, marchant sur les eaux, non comme un magicien heureux d'impressionner par son tour de passe-passe, mais comme Celui qui apporte un véritable secours. Chaque pas de Jésus sur la mer ouvre une page de l'Écriture qui atteste Dieu comme maître des océans, de la Création et unique sauveur.

En le faisant marcher sur les eaux, le récit annonce déjà la victoire de Jésus sur la mort. Le Christ vient comme pour annoncer le jour, marchant sur la mer, tel victorieux de la mort. Le récit emprunte beaucoup au langage pascal que nous entendons à la fin de l'évangile : une *nuit*, un *matin*, une *manifestation* et des *disciples bouleversés*. Avec ces allusions, Matthieu anticipe Pâques et la vie de la communauté postpascale.

Mais cette victoire n'est pas si évidente car elle demande à être acceptée, reconnue par les disciples. Pour eux, celui qui se présente à eux, sur la mer, ne peut être qu'un spectre sorti des profondeurs des eaux. Sinon qui cela pourrait-il être ? Leurs cris d'effroi révèlent, non pas seulement leur crainte de la vision d'un mort, mais la peur d'être eux-mêmes, déjà, au séjour des morts. Nul homme vivant ne peut marcher sur les eaux. Pas même le patriarche Noé, réfugié dans l'arche du Seigneur lors du Déluge (Gn 6-9). Pas même Moïse et le peuple Hébreux, lors de la Pâque, traversant une mer que seul Dieu pouvait écarter (Ex 14). Pas même Josué (Jos 3), Élie et Élisée (2R 2) qui marchèrent à pied sec au milieu du Jourdain. Aucun d'eux n'a marché sur les eaux. C'est une première littéraire.

La parole de Jésus se veut rassurante. *Confiance !* Cette parole d'un vivant appelle à la foi et à l'espérance. Bien plus, Jésus dévoile en des mots anodins son identité divine : "*C'est moi !*" (en grec : Je suis !, *ego eimi / ἐγώ εἰμι*). La voix de Jésus retentit avec les mots même de Dieu révélant son Nom à Moïse.

Moïse dit à Dieu : "Voici, je vais trouver les Israélites et je leur dis : "Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous." Mais s'ils me disent : "Quel est son nom ?", que leur dirai-je ?" Dieu dit à Moïse : "Je suis celui qui est." Et il dit : "Voici ce que tu diras aux Israélites : "JE-SUIS" (ego eimi) m'a envoyé vers vous. " (Ex 3,13-14).

Ainsi, Jésus se fait l'écho de la Parole du Père et de son Salut. Le Messie et Fils de Dieu marche sur la mer et fait entendre sa voix. C'est à cet instant que Matthieu se distingue des autres évangélistes en faisant intervenir l'apôtre Pierre.

L'audace de Pierre

Mt 14 ²⁸ Pierre prit alors la parole : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux. » ²⁹ Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. ³⁰ Mais, voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauve-moi ! » ³¹ Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Nous ne sommes pas dans un numéro de cirque. Si Pierre souhaite marcher sur la mer, ce n'est pas pour le côté merveilleux, surnaturel ou exceptionnel. À quoi d'ailleurs cela lui aurait-il servi ? Un marin aura toujours besoin d'une barque et d'un équipage. Sa demande ne concerne donc pas le caractère exceptionnel du miracle. Soyons clair : Pierre ne souhaite pas obtenir un super-pouvoir. Sa question, qui est celle de l'évangéliste, est plus existentielle.

À travers la tempête apaisée, puis la multiplication des pains, Jésus s'était manifesté dans son identité divine comme en écho à la foi pascale : il est le *Fils de Dieu, Ressuscité d'entre les morts*. Telle est la foi des premiers disciples. Mais en quoi cette victoire et ce salut concernent-ils l'humanité ? Que Jésus marche sur les eaux, symbole de la victoire sur la mort, cela n'a rien d'extraordinaire, en raison de son lien filial avec Dieu. Mais l'homme le peut-il ? La demande de Pierre rejoint ce questionnement : l'homme est-il concerné par la résurrection ? Pierre peut-il marcher sur la mer ? La réponse est oui et non.

La demande de Simon-Pierre est très ambiguë à ce propos. Elle mêle l'impératif et le conditionnel. Ce faisant, en demandant à Jésus de lui *ordonner* de marcher sur la mer, n'est-ce pas Pierre qui ordonne, exige une preuve de son Seigneur ? S'il doute, ce n'est pas de marcher sur les eaux : il ne montre à ce propos aucune hésitation.

Son scepticisme porte sur la présence même de Jésus au milieu d'une tempête, que lui-même, bon marin, n'a pu maîtriser. Pierre demande la preuve par un miracle. Mais Jésus appelle à la rencontre : *Viens !* Pierre voit la force du vent et il sombre. Le miracle ne vaut rien pour lui-même. Et Pierre doit désormais se tourner non vers un thaumaturge, ou une puissance divine, mais vers son Sauveur et surtout se laisser saisir par lui. La situation s'est donc inversée. Pierre exigeait un signe de Jésus, désirant lui aussi vaincre cette mer à l'image d'un Dieu. Mais il n'est qu'un homme. C'est pourtant dans cette faiblesse humaine et au milieu de la tempête que Pierre s'adresse à Jésus en reconnaissant, en Lui, son sauveur et Seigneur qui lui tend la main.

La peur le fait s'enfoncer. Il lui faut encore s'appuyer sur Jésus. Le récit montre combien que cette capacité de marcher sur les eaux de la mort ne tient que par la foi en Jésus-Christ. Sans lui, tout part à l'eau ! C'est sa parole et sa main tendue qui sauve Pierre, de même que ce sera sa présence qui permet encore au vent de se calmer.

Le vent tomba

Mt 14 ³² *Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba.*
³³ *Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ! »* ³⁴ *Après la traversée, ils abordèrent à Génésareth.*

Dans le récit de Matthieu, ce n'est que lorsque Jésus, reconnu Sauveur et Seigneur, monte dans la barque, que le vent tombe. Pas de parole contre le vent, pas de geste sur la mer. Sa seule présence au milieu des siens, dans la foi, est déjà une victoire. « *Vraiment, tu es le Fils de Dieu.* » Cette profession de foi nous renvoie à la croix au pied de laquelle le centurion et ses soldats reconnaîtront : « *Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu* » (Mt 27,54). Ainsi, si la proclamation des disciples reconnaît en Jésus ce Messie et Fils de Dieu, elle intègre à cette foi et à ce Salut, la nécessaire place de la croix.

Notre récit de navigation évangélique nous mène, ainsi, dans le monde de la foi des premiers chrétiens après la résurrection. La passion et la résurrection révèle son identité de Fils de Dieu. Et cette foi n'est pas une simple reconnaissance d'un être mais celle d'un Sauveur. Le lac de Galilée dans les évangiles n'est pas seulement un simple lieu de navigation, mais une parabole sur le salut que Jésus-Christ apporte à ses disciples. Les récits de navigation ont pour but de faire passer des passagers d'un endroit à un autre, et souvent ce passage n'est pas seulement géographique.

Le voyage maritime, dans la littérature, permet aux navigants de passer des épreuves et de bénéficier d'un salut, d'une révélation et, parfois même, d'une terre nouvelle à explorer.

Paul et la mer

2Co 11,22-30 ; Ac 27,1-15

Mission

Après la Passion et l'annonce de la Résurrection de Jésus, les disciples vont proclamer la venue du Règne de Dieu à travers l'avènement de son Fils Jésus-Christ. Cette mission s'effectue d'abord au sein du Judaïsme et en premier lieu en Judée et en Galilée. Ceux qu'on va appeler plus tard les *chrétiens*, demeurent dans la sphère du Judaïsme auxquels ils appartiennent. Le message de l'Évangile va s'étendre jusqu'aux synagogues de la diaspora, auprès des Juifs résidant en Syrie, en Égypte, en Mésopotamie ou à Rome par exemple. C'est en cette seconde moitié du I^{er} siècle que la mission chrétienne rencontre un certain succès, y compris auprès de personnes non-juives. En cette période (entre 30 et 40) apparaît un personnage important : Paul de Tarse.

Le Nouveau Testament contient plusieurs de ses lettres qu'il a écrites dans les années 50, destinées aux premières communautés chrétiennes, notamment celles composées en majorité de païens. Paul est d'abord un juif pieux qui dans sa jeunesse, aux alentours des années 35/40 apr. J.-C., combat les idées chrétiennes, jusqu'à ce qu'il se convertisse au Christ, tout en gardant et revendiquant son identité juive.

Il deviendra dès lors un missionnaire ardent, voyageant de synagogues en communautés chrétiennes dans toute la partie orientale de la Méditerranée, en mer Égée : depuis Éphèse jusqu'à Athènes et Corinthe. Il mourra à Rome après les persécutions de Néron entre 64 et 67, selon les témoignages.

Des voyages risqués

Cette figure du voyageur chrétien nous intéresse car il apporte un éclairage intéressant sur ses aventures missionnaires. Dans une lettre destinée aux chrétiens de Corinthe, il se rend compte de son ardeur missionnaire et de ses difficultés. Des chrétiens d'origine juive s'opposent à Paul qui relativise l'importance de la Loi de Moïse.

2Co 11 ²² Ils sont Hébreux ? Moi aussi. Ils sont Israélites ? Moi aussi. Ils sont de la descendance d'Abraham ? Moi aussi. ²³ Ils sont ministres du Christ ? Eh bien – je vais dire une folie – moi, je le suis davantage : dans les fatigues, bien plus ; dans les prisons, bien plus ; sous les coups, largement plus ; en danger de mort, très souvent. ²⁴ Cinq fois, j'ai reçu des Juifs les trente-neuf coups de fouet ; ²⁵ trois fois, j'ai subi la bastonnade ; une fois, j'ai été lapidé ; trois fois, j'ai fait naufrage et je suis resté vingt-quatre heures, perdu en pleine mer. ²⁶ Souvent à pied sur les routes, avec les dangers des fleuves, les dangers des bandits, les dangers venant de mes frères de race, les dangers venant des païens, les dangers de la ville, les dangers du désert, les dangers de la mer, les dangers des faux frères. ²⁷ J'ai connu la fatigue et la peine, souvent le manque de sommeil, la faim et la soif, souvent le manque de nourriture, le froid et le manque de vêtements, ²⁸ sans compter tout le reste : ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Églises. [...] ³⁰ S'il faut se vanter, je me vanterai de ce qui fait ma faiblesse.

À travers ce témoignage, Paul montre combien il se dépense pour l'annonce de l'Évangile malgré les dangers que pouvait rencontrer tout voyageur. En ce premier siècle, les réseaux de communication n'ont jamais été aussi développés. L'empire romain a déployé un circuit innombrable de voies romaines terrestres, dans tout le pourtour méditerranéen, facilitant les échanges commerciaux. La méditerranée est elle-même une vaste étendue où circulent les navires marchands. Mais le voyage au long cours, ou sur une longue distance, demeure une aventure semée de dangers.

Durant leurs trajets, les voyageurs ne sont pas moins soumis aux conditions climatiques : pluies, froid, vents, etc., qui rendent parfois leurs chemins impraticables, quand une rivière ne sort pas de son lit obligeant à un long détour. Si le chemin est fastidieux, dormir dehors est parfois le seul moyen de passer la nuit. Il faut, alors, s'organiser pour une veille. Car le risque de rencontrer des voleurs et brigands, tentant de dépouiller les voyageurs n'est pas rare. Les populations indigènes sont aussi un risque. Des propriétaires de terre bordant les routes, à cause de leur dénuement ou de leur appât du gain, dépouillent les voyageurs isolés, voire les vendent comme esclave. Autre danger : se trouver face à des animaux sauvages, ours ou loups, en traversant une forêt. C'est pourquoi, le plus souvent, les voyageurs profitent d'une caravane de marchands pour circuler en sécurité. Voyager n'est pas un plaisir, c'est une nécessité, pour les marchands surtout. Cent ans plus tard, l'auteur Apulée (125-170) raconte une telle scène dans son œuvre romanesque *Les Métamorphoses*.

Le récit d'Apulée

Comme nous passions devant une grosse ferme, les gens qui l'exploitaient nous prirent pour une troupe de voleurs. Inquiets pour leur propriété, et aussi peu rassurés pour leurs personnes, les voilà qui lancent contre nous, avec les cris et excitations d'usage en pareil cas, une bande furieuse d'énormes chiens, dressés par eux à faire bonne garde, et bien autrement acharnés que loups ni ours ne furent jamais.

Les éclats de voix de leurs maîtres irritant leur férocité naturelle, ils se ruent sur nous en bondissant de tous côtés à la fois, déchirent sans distinction bêtes et gens, et finissent par mettre par terre une bonne partie de notre monde. C'était vraiment une curieuse et non moins lamentable scène, de voir ces dogues monstrueux, ici happant un fuyard avec fureur, là luttant avec rage contre qui résiste, plus loin s'acharnant sur les corps gisants, et bouleversant tout notre pauvre convoi par leur rage et leurs morsures.

Au milieu de ce désarroi, un mal encore plus terrible vient fondre sur nos têtes. Grimpés sur leurs toits ou sur les hauteurs voisines, les paysans nous accablent tout à coup d'une grêle de pierres ; si bien qu'il n'y avait plus pour nous que l'alternative d'être déchirés de près ou lapidés de loin. Un de ces projectiles vint frapper à la tête une femme qui était assise sur mon dos ; c'était précisément celle du chef de la caravane. Aux cris et aux sanglots que lui arrache la douleur, son mari accourt à son aide.

Apulée, *Métamorphoses VIII*, 17, 1-5.

Traduction Désiré Nisard, 1865.

La mer serait-elle plus sûre ?

Le récit fictif d'Apulée donne dans l'accumulation exagérée. Cependant, il illustre ces risques encourus par les voyageurs. La mer serait-elle alors un moyen plus rapide et plus sûr ? Le danger est aussi sur la mer. Les navires commerciaux, qui acceptent les voyageurs – pour les plus gros jusqu'à 300 –, risquent l'abordage de pirates ou le naufrage lors des tempêtes. Pour éviter ces dernières, la navigation en Méditerranée est très déconseillée entre octobre et mars, période propice aux intempéries. Cependant les conditions de voyage, même estivales, ne sont pas des plus confortables. Après avoir payé leur passage, les simples voyageurs embarqués se retrouvent sans couchette. On dort sur le pont en s'abritant de toiles, ou dans les cales s'il reste de la place. À chacun de pourvoir à sa nourriture... et de vivre dans des conditions sommaires, dans une grande promiscuité. La traversée se fait au gré du vent, des courants marins et de l'état de la mer. La navigation reste risquée, même si elle permet de gagner du temps et d'éviter la fatigue, du moins celle des jambes et non de l'estomac bercé par le roulis et le tangage.

La longue traversée de saint Paul

Mais pourquoi vous raconter cela ? Ces éléments seront éclairants pour le récit que nous allons entendre. Dans son œuvre *Les Actes des Apôtres*, Luc rapporte la mésaventure de Paul lors d'une navigation. Nous sommes à la fin de son livre, et notre disciple est prisonnier des autorités romaines, en raison de l'accusation du tribunal de Jérusalem. Bénéficiant de la citoyenneté romaine, Paul en appelle au jugement de l'empereur, en l'occurrence Néron. Le prisonnier Paul est donc emmené à Rome sous escorte.

Luc raconte ce périple avec force détails, notamment maritimes. Le voyage se déploie sur plus d'un chapitre ; ce qui est exceptionnellement long pour ce livre biblique des Actes des Apôtres.

Dans toute la littérature de l'Antiquité, il représente un des rares passages racontant avec autant de précisions, une tempête, un naufrage, les manœuvres des marins et la réaction des passagers. Le réalisme du récit est accentué par la voix narrative à la première personne du pluriel. Ce récit en « nous » embarque l'auditeur dans cette traversée épique. La première partie de récit montre déjà quelques déboires subis par Paul.

Ac 27, ¹ *Quand notre embarquement pour l'Italie a été décidé, on a confié Paul et quelques autres prisonniers à un centurion nommé Julius, de la cohorte Augusta.* ² *Montés à bord d'un bateau d'Adramyttium sur le point d'appareiller pour les côtes de la province d'Asie, nous avons gagné le large, ayant avec nous Aristarque, un Macédonien de Thessalonique.* ³ *Le lendemain, nous avons abordé à Sidon ; et Julius, qui traitait Paul avec humanité, lui a permis d'aller voir ses amis et de bénéficier de leur sollicitude.* ⁴ *De là, nous avons repris la mer et longé Chypre pour nous abriter des vents contraires.* ⁵ *Nous avons traversé la mer qui borde la Cilicie et la Pamphylie, et débarqué à Myre en Lycie.* ⁶ *Là, le centurion a trouvé un bateau d'Alexandrie en partance pour l'Italie, et nous a fait monter à bord.* ⁷ *Pendant plusieurs jours, nous avons navigué lentement, et nous sommes arrivés avec peine à la hauteur de Cnide, mais le vent ne nous a pas permis d'en approcher. Nous avons alors longé la Crète à l'abri du vent, au large du cap Salmoné* ⁸ *que nous avons doublé avec peine, et nous sommes arrivés à un endroit appelé « Bons Ports », près de la ville de Lasaïa.*

Vents contraires

Pour aller de Césarée Maritime, où Paul est détenu, à Rome, la route la plus courte dessine un trajet Nord-Ouest. Mais, il n'existe pas, à l'époque, de navire spécialisé dans le transport des voyageurs. On profite des navires marchands qui acceptent les passagers.

Dans notre texte, le centurion préfère s'embarquer sur un bateau le menant au nord, dans le port de Myre, plutôt que d'attendre un éventuel navire pour Rome ou faire la route à pied.

Des vents contraires obligent le navire à faire un grand détour par l'est. Le voyage est donc plus long et plus lent. La suite se fera avec un second navire à destination de l'Italie dans les mêmes conditions de vents défavorables. L'escale à Bons Ports, la bien-nommée, sur l'île de Crète, est donc bienvenue. En réalité, c'est à partir de ce lieu que commence le drame.

La dérive

Ac 27⁹ Il s'était écoulé pas mal de temps, puisque même le jeûne du Grand Pardon était déjà passé, et déjà la navigation était devenue dangereuse, si bien que Paul ne cessait de les avertir : ¹⁰ « Mes amis, je vois que la navigation ne se fera pas sans dommages ni beaucoup de pertes, non seulement pour la cargaison et le bateau, mais encore pour nos vies. » ¹¹ Mais le centurion faisait davantage confiance au pilote et à l'armateur qu'aux paroles de Paul. ¹² Et comme le port n'était pas adapté pour y passer l'hiver, la plupart ont été d'avis de reprendre la mer, afin d'atteindre, si possible, Phénix, un port de Crète ouvert à la fois vers le sud-ouest et le nord-ouest, et d'y passer l'hiver. ¹³ Comme un léger vent du sud s'était mis à souffler, ils s'imaginaient pouvoir réaliser leur projet ; ayant donc levé l'ancre, ils essayaient de longer de près la Crète. ¹⁴ Mais presque aussitôt, venant des hauteurs de l'île, s'est déchaîné le vent d'ouragan qu'on appelle euraquilon. ¹⁵ Le bateau a été emporté, sans pouvoir tenir contre le vent : nous sommes donc partis à la dérive.

Le vent contraire a tant ralenti le voyage que, désormais, nous sommes dans la période où la navigation est déconseillée, vers octobre, mois de la fête du Grand-Pardon dans le judaïsme. Comme signalé lors du chapitre sur Jonas, les récits de navigation servent à magnifier les vertus du héros.

Ici, Paul avertit du danger qui attend l'équipage et les passagers. Son intervention résonne comme un appel à la sagesse et au bon sens.

Mais il n'est qu'un juif prisonnier que personne n'écoute, et sans compétences particulières dans le domaine maritime. Qui d'ailleurs pourrait faire confiance à sa parole : ni le centurion qui a en charge Paul et d'autres prisonniers, ni l'armateur en charge de la cargaison, ni le pilote, l'homme expérimenté en navigation. Alors pourquoi quittent-ils leur abri ?

Bons-Ports n'est qu'une rade désertique. Les marins, comme les voyageurs, préfèrent hiverner dans un port bénéficiant des infrastructures d'une ville comme Phénix à seulement quelques encablures à l'ouest : quarante miles nautiques, soit près de soixante-treize kilomètres. À peine une journée de traversée, si tout se passe bien. La décision est donc quasi unanime, le centurion, le pilote et l'armateur, mais aussi les passagers préfèrent reprendre la mer, pour une petite traversée. Or ce ne sont plus seulement des vents contraires mais l'*eueraquilon*, un fort vent du nord-est, un vent d'ouragan, qui mène le bateau plus à la dérive.

La première partie de ce voyage montre les difficultés de la navigation allant des vents contraires qui ralentissent et obligent le navire à un détour, jusqu'à un vent d'ouragan qui déporte le navire loin de sa destination. Mais ces incidents vont vite devenir un drame.

Naufrage à Malte

Ac 27,15-28,2

Paul est emmené prisonnier à Rome depuis Césarée Maritime en Judée. Victimes de courants et vents contraires, marins et passagers se trouvent coincés dans une rade désertique au début de l'automne. En dépit des avertissements de Paul, ils décident de reprendre la mer pour un port plus confortable. Mais une forte tempête se lève. Ainsi Paul et ses compagnons sont à la dérive, au milieu d'une tempête épouvantable.

Ac 27 ¹⁵ *Le bateau a été emporté, sans pouvoir tenir contre le vent : nous sommes donc partis à la dérive.* ¹⁶ *En passant à l'abri d'un îlot appelé Cauda, nous avons réussi, non sans peine, à garder la maîtrise de la chaloupe.* ¹⁷ *On l'a hissée à bord, puis on a utilisé des câbles de secours pour ceinturer le bateau : craignant d'aller s'échouer sur les hauts-fonds de la Syrte, on a fait descendre l'ancre flottante, et ainsi on continuait à dériver.* ¹⁸ *Le lendemain, comme la tempête nous secouait avec violence, on a jeté le superflu par-dessus bord.* ¹⁹ *Le troisième jour, les matelots ont lancé, de leurs propres mains, le gréement du bateau à la mer.* ²⁰ *Depuis bien des jours, ni le soleil ni les étoiles ne se montraient et une tempête d'une violence peu commune continuait à sévir : désormais, tout espoir d'être sauvés nous était enlevé.*

Des airs de fin du monde

Le récit prend le temps de détailler les manœuvres des matelots : préserver la chaloupe, ceinturer le navire pour qu'il évite de se briser dans les vagues, maîtriser sa navigation avec des ancres flottantes, alléger la cargaison jusqu'à se débarrasser des gréements. Le navire est le jouet des flots et des vents malgré la compétence des marins. La disparition du soleil et des étoiles, aux yeux des navigants, n'évoque pas seulement la gravité de la tempête, elle renvoie à l'univers apocalyptique. Dans son évangile, Luc rapportait les mêmes phénomènes lors d'un discours de Jésus annonçant les signes du retour du Fils de l'Homme.

Lc 21²⁵ Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles. Sur terre, les nations seront affolées et désemparées par le fracas de la mer et des flots.²⁶ Les hommes mourront de peur dans l'attente de ce qui doit arriver au monde, car les puissances des cieux seront ébranlées.

Tout nous oriente vers une fin, mais aussi comme en Lc 21, vers celle-ci sera davantage une révélation, une apocalypse, comme le laisse entendre la suite du récit.

L'exhortation de Paul

Ac 27²¹ Les gens n'avaient plus rien mangé depuis longtemps. Alors Paul, debout au milieu d'eux, a pris la parole : « Mes amis, il fallait m'obéir et ne pas quitter la Crète pour gagner le large : on aurait évité ces dommages et ces pertes !²² Mais maintenant, je vous exhorte à garder confiance, car aucun de vous n'y laissera la vie, seul le bateau sera perdu.²³ Cette nuit, en effet, s'est présenté à moi un ange du Dieu à qui j'appartiens et à qui je rends un culte.²⁴ Il m'a dit : "Sois sans crainte, Paul, il faut que tu te présentes devant l'empereur, et voici que, pour toi, Dieu fait grâce à tous ceux qui sont sur le bateau avec toi."²⁵ Alors, gardez confiance, mes amis ! J'ai foi

en Dieu : il en sera comme il m'a été dit. ²⁶ *Nous devons échouer sur une île. »*

Lors de cette seconde intervention, Paul expose sa foi. Celle-ci ne contredit pas la raison et le bon sens humain, mais les confirme : il ne fallait pas quitter la Crète, en raison de la saison des intempéries. Cette parole de sagesse n'avait pas été entendue. Paul n'exprime aucune accusation ou reproche. Ce rappel donne force à sa parole. Car cette fois-ci, c'est le prophète de Dieu qui parle et exhorte dans un « *Maintenant !* » plein d'Espérance. Paul exprime sa foi en son Dieu, comme Jonas autrefois (Jon 1,9) parmi les autres divinités des marins et passagers. Les paroles de Paul ne demandent pas d'adhésion ou de conversion. Mais à l'inverse de Jonas, Paul n'est pas désigné coupable, ni aucun autre passager ou marin. La mention de l'ange de ce dieu, renvoie le lecteur des Actes des Apôtres à ses occurrences précédentes. Dans ce livre, l'ange du Seigneur est associé à la délivrance et au salut des apôtres prisonniers (Ac 5,19 ; 12,7-11), mais également à la mission vers les païens (Ac 8,26 pour l'eunuque éthiopien ; Ac 10,3-7.22 ; 11,13 avec le centurion Corneille). Ici mission et salut se confondent en faveur des passagers.

L'ensemble du récit de tempête (Ac 27,1-28,16) a pour thème le salut universel de Dieu. Comme pour Jonas, Paul va faire l'expérience d'un salut que Dieu veut pour tous, indépendamment de leur foi. Le dessein de Dieu de faire parvenir son apôtre à Rome concerne tous les passagers. Et la tempête devient une parabole biblique dans laquelle Luc exprime sa théologie : Dieu par la foi de son apôtre exprime son souci et sa bienveillance salvifique envers tous, avant leur foi, ou leur conversion. Et le navire à la dérive, va devenir une autre arche diluvienne.

De la nuit au jour

Ac 27 ²⁷ Or, la quatorzième nuit que nous dérivions sur la mer Adria, vers minuit, les matelots ont pressenti l'approche d'une terre. ²⁸ Ils ont lancé la sonde et trouvé vingt brasses ; un peu plus loin, ils l'ont lancée de nouveau et trouvé quinze brasses. ²⁹ Craignant que nous n'allions échouer sur des rochers, ils ont jeté quatre ancres à l'arrière, et ils appelaient de leurs vœux la venue du jour. ³⁰ C'est alors qu'ils ont cherché à s'enfuir du bateau, et qu'ils ont descendu la chaloupe à la mer sous prétexte d'aller tirer les ancres de la proue. ³¹ Paul a dit alors au centurion et aux soldats : « Si ces gens-là ne restent pas sur le bateau, vous ne pouvez pas être sauvés. » ³² À ce moment, les soldats ont coupé les filins de la chaloupe et l'ont laissé partir.

L'espoir et l'espérance de Paul sont confirmés : le navire se rapproche des côtes, comme le montre les sondes. Cependant, avec la nuit, cette proximité devient dangereuse et peut amener le bateau à se disloquer sur des écueils ou des hauts-fonds, malgré le soutien des ancres. Car la tempête fait toujours rage. La tentative de fuite des matelots, soulignent le danger imminent dans lequel chacun veut sauver sa peau.

Le passage met encore en valeur la personnalité de Paul dont la Parole se fait pleine d'autorité au point d'être écoutée par le centurion. Le récit comporte de nombreux aspects symboliques : le passage de la nuit au jour, la mention du quatorzième jour. Ces éléments suggèrent la fête et la nuit de Pâque célébrée au quatorzième jour du mois juif de Nisan et célébrant la libération passage des hébreux à travers le passage de la mer (Ex 14). Ce même vocabulaire évoque également la passion et la résurrection de Jésus. Luc donne à son récit un contexte pascal et salutaire. Il suggère l'action bénéfique de Dieu l'humanité rassemblée, comme celle de l'arche de Noé. Le navire rassemble Paul et ses compagnons juifs et chrétiens, d'autres passagers, des soldats de l'armée romaine, des matelots.

Pour le salut du monde

Qu'ils soient bons ou mauvais, tous vont bénéficier d'un secours. Cette théologie du salut universelle, exprimée par Luc, va ainsi être mise en œuvre par la narration d'un repas, aux allures eucharistiques, célébrant le mémorial de la passion de Jésus, de son sang versé pour la multitude.

Ac 27 ³³ *En attendant que le jour se lève, Paul exhortait tout le monde à prendre de la nourriture : « Voilà aujourd'hui le quatorzième jour que vous restez dans l'expectative, sans manger ni rien prendre. ³⁴ Je vous exhorte donc à prendre de la nourriture, car il y va de votre salut : aucun de vous ne perdra un cheveu de sa tête. » ³⁵ Ayant dit cela, il a pris du pain, il a rendu grâce à Dieu devant tous, il l'a rompu, et il s'est mis à manger. ³⁶ Alors tous, retrouvant confiance, ont eux aussi pris de la nourriture. ³⁷ Nous étions en tout deux cent soixante-seize personnes sur le bateau. ³⁸ Une fois rassasiés, on cherchait à alléger le bateau en jetant les vivres à la mer.*

Le repas de Paul est ici salutaire, non seulement par son aspect eucharistique et pascal – avec la mention du *quatorzième jour* – mais aussi par l'espérance qu'il donne : *aucun de vous ne perdra un cheveu de sa tête*. Luc a composé son récit de manière à présenter le sens de mission en Christ. Celle-ci ne se situe pas dans une marche forcée pour la conversion de tous, mais offre le témoignage de la bonté de Dieu. L'exhortation à prendre de la nourriture ne représente pas seulement une invitation à reprendre des forces, à manger malgré le roulis. Le repas pris ensemble est aussi, dans la tradition biblique et antique, un acte de communion et de paix. De même, le compte de *deux cent soixante-seize* personnes n'est pas une indication historique mais un chiffre symbolique. 276 représente la somme des vingt-trois premiers nombres ($1+2+4...+23=276$). La même formule se retrouve dans l'évangile selon Jean (Jn 21) pour les cent cinquante-trois poissons de la pêche miraculeuse. Les Pères de l'Église ont eux-mêmes interprétés ce nombre de passagers comme le symbole d'une universalité. Ainsi

le salut de Dieu s'adresse à cette unité pourtant disparate. Cette solidarité fraternelle s'exprime dans un geste unanime : jeter les vivres à la mer. Il n'y a plus d'alternative sinon faire confiance à ce Dieu et surtout à la parole de son apôtre. Mais nous n'en avons pas fini.

Sauf qui peut

Ac 27³⁹ Quand il fit jour, on ne reconnaissait pas la terre, mais on apercevait une baie avec une plage, vers laquelle on voulait, si possible, faire avancer le bateau. ⁴⁰ Les matelots ont alors décroché les ancres pour les abandonner à la mer, ils ont détaché les câbles des gouvernails et hissé une voile au vent pour gagner la plage. ⁴¹ Mais ayant touché un banc de sable, ils ont fait échouer le navire. La proue, qui s'était enfoncée, restait immobile, tandis que la poupe se disloquait sous la violence des vagues. ⁴² Les soldats ont eu alors l'intention de tuer les prisonniers pour éviter que l'un d'eux s'enfuit à la nage. ⁴³ Mais le centurion, voulant sauver Paul, les a empêchés de réaliser leur projet ; il a ordonné de gagner la terre : à ceux qui savaient nager, en se jetant à l'eau les premiers, ⁴⁴ aux autres soit sur des planches, soit sur des débris du bateau. C'est ainsi que tous sont parvenus à terre sains et saufs.

L'espoir fait jour, une baie s'entrevoit à l'horizon, et les matelots hier fuyards, mettent tout en œuvre afin que ce qui reste du navire puisse s'y échouer sans trop d'encombre. Mais, un banc de sable va obliger un débarquement plus périlleux, à la nage, ou sur quelques débris flottants. Tout pourrait aller au mieux si les soldats ne prévoyaient pas de tuer leurs prisonniers. C'est un ultime rebondissement. Lorsqu'un détenu s'enfuyait, son ou ses gardiens risquaient d'encourir la peine prévue pour leur prisonnier, que ce soit la prison, l'exil, les travaux forcés ou la mort. Or si chacun fuit selon ses moyens, que feront les prisonniers arrivés sur le rivage ? Tuer le prisonnier est pour le soldat s'assurer son salut.

Cette fois-ci, le centurion prend une décision déraisonnable et endosse l'entière responsabilité. Il risque sa vie pour sauver tout le monde, pour sauver Paul. Son geste est comme une réponse de foi et de confiance envers l'apôtre du Christ. Faut-il parler conversion ? Dès le début du récit (Ac 27,1-4), Julius le centurion fut qualifié, de manière positive, par son *humanité* envers Paul. Cet humanisme chez les païens est pour Luc, notre rédacteur, un terreau de dialogue et d'amitié, indépendamment de toute velléité de conversion. Cependant l'initiative risquée du centurion dépasse le seul humanisme de ce premier siècle pour revêtir une dimension quasi christique à l'image de tout disciple.

Malte et ses habitants

Tous sont sains et saufs et se retrouvent ainsi sur l'île de Malte, comme le décrit la suite du récit :

Ac 28, ¹ Une fois sauvés, nous avons découvert que l'île s'appelait Malte. ² Les indigènes nous ont traités avec une humanité peu ordinaire. Ils avaient allumé un grand feu, et ils nous ont tous pris avec eux, car la pluie s'était mise à tomber et il faisait froid.

Il faut entendre derrière le mot *indigène*, le mot grec *barbaros*, qui a donné le nom de *barbare*, désignant à l'antique origine, et souvent de manière méprisante, ceux qui ne parlaient ni grec, ni latin. Bien souvent, les récits d'aventures maritimes, tel l'Odyssée, font parvenir le héros naufragé sur une terre inconnue, peuplée d'êtres étranges et souvent malfaisants. Mais ici, Luc tient, au contraire, à souligner leur *humanité* peu ordinaire. Au lieu de se précipiter pour tuer et piller – comme un récit classique le suggérerait – les voici prenant soin des infortunés. Des liens vont ainsi, dans la suite du récit, se tisser entre les voyageurs et leurs hôtes maltais pourvoyant à leur besoin, et Paul guérissant les malades.

Comme sur le navire, l'humanisme est défini par des relations entre les personnes qui ne s'établissent ni en termes d'égoïsme, ni en termes de domination. Ainsi sont arrêtés, dans leur mouvement, les marins qui s'enfuient, ou les soldats voulant occire les prisonniers. À l'inverse, le centurion Julius est capable de prendre une décision contraire à la logique, pour préserver la vie de Paul. De même Paul, par sa foi et ses paroles – les seuls biens qui restent à ce prisonnier – se met au service de tous les passagers, indistinctement, que ce soient les marins, les autres passagers ou les barbares maltais. En cette île, les indigènes sont portées aux nues. De même, le gouverneur de l'île fait preuve d'humanité.

Depuis plusieurs chapitres, le personnage de Paul, dans les Actes des Apôtres, subissait les épreuves, l'animosité, les persécutions, les procès, les contradictions, etc. Le récit de la tempête semble relativiser les épreuves personnelles et ecclésiales de Paul en les intégrant dans un récit l'embarquant sur les épreuves du monde. Épreuves qui ne le concernent pas seulement, qui ne concernent pas non plus seulement les chrétiens, ou les matelots, ou les soldats... L'expérience de la tempête ouvre Paul aux dimensions de la bonté universelle de Dieu qui veut, par son Fils Jésus-Christ, sauver en unissant l'humanité.

Ce récit ouvre le lecteur aux dimensions d'une amitié universelle possible qui sait se défaire de la tentation du pouvoir et de l'intérêt individuel. Cela n'empêchera pas Paul se confronter encore aux oppositions, mais le récit permet de conserver, même dans les tempêtes, une espérance en Dieu et son Christ ainsi qu'en l'humanité, à l'instar de Noé, Jonas et Pierre.

Conclusion

Mer biblique et autres rives

Il y aurait, encore, beaucoup à dire sur l'univers maritime de la Bible et un prochain opuscule présentera les récits de pêche. Avec Noé, Jonas, Jésus, Pierre et Paul, les récits de navigation nous ont embarqué pour nous faire parvenir sur une autre rive. Ces déplacements et voyages ne sont pas seulement géographiques.

Ainsi, Noé échoue sur le mont Ararat (Gn 8,4). Étonnamment, l'auteur biblique n'a pas choisi la terre d'Israël, mais un sol étranger pour ce débarquement et ce premier récit d'Alliance entre Dieu et la Création (Gn 9,9). Le mont Ararat n'est pas plus, ou moins, saint que celui de Sion. Il représente le dessein universel de Dieu dont le projet de vie et de paix s'adresse à l'ensemble de l'humanité et non à un seul peuple particulier.

C'est aussi sur un sol étranger, et païen, que doit parvenir le prophète Jonas (Jon 1,2). Ninive la grande ville, capitale immense de l'empire assyrien bénéficie de la Parole de Dieu annonçant le Jugement. Dieu préfèrerait-il Ninive la païenne à Jérusalem, pour y envoyer son prophète ? La navigation houleuse de Jonas, nous a fait découvrir ces matelots, aux diverses croyances, se soucier de la vie de ce petit prophète encore plus étranger. Dès lors, Dieu ne sera-t-il pas, plus miséricordieux, en voulant sauver Ninive ? Par son voyage, Jonas a été transporté depuis une représentation vengeresse et terrifiante de l'action de Dieu au rivage de la véritable miséricorde divine.

C'est dans cette ligne que se situent les récits du Nouveau Testament. Pour passer sur l'autre rive, généralement une terre païenne comme la Décapole (Mc 5,1), les disciples font l'expérience d'une tempête qui les amène à s'interroger sur Jésus : *Qui est-pour que même le vent et la mer lui obéissent ?* (Mc 4,41) Dans cet évangile de Marc, lors de la tempête, les disciples font l'expérience de leurs limites : malgré leurs efforts, la barque enfonce dangereusement. Ils devront ainsi se tourner, enfin, vers celui qu'ils avaient pris à bord. Car, Jésus n'est pas seulement un passager à transporter, mais Celui qui est à la manœuvre dans la mission des disciples, au milieu des difficultés. C'est aussi sur son Seigneur et sa Parole que, dans l'évangile de Matthieu (Mt 14,30), Simon-Pierre doit s'appuyer pour marcher sur les eaux tempétueuses.

Dans les Actes des Apôtres, il en sera de même pour Paul. Embarqués parmi des centurions romains, des marins et passagers de tous horizons et croyances, Paul et ses compagnons font l'expérience, à l'image de Jonas, du dessein universel de Dieu. La compétence des matelots montre aussi ses limites face à une tempête quasi apocalyptique. Paul d'affirmer, de révéler, d'autant plus le salut de tous, selon la volonté de son Dieu, celui de Jésus-Christ (Ac 27,34).

Dans la Bible, et c'est aussi une réalité bien actuelle, la mer est l'espace que le marin ne peut pleinement dominer. Les océans comme les lacs rappellent les navigants à leur petitesse face à une immensité, parfois terrifiante, que, pour le croyant, seul Dieu peut dompter. En accueillant cette humilité, au milieu des épreuves maritimes, nos personnages, depuis Noé à Paul, ont perçu, avec désormais un autre regard, la bonté de Dieu et son dessein de miséricorde destiné à l'ensemble du monde créé.

Mais la mer ne saurait se réduire à ses aspects terrifiants, depuis Léviathan jusqu'aux tempêtes. Elle est aussi ce lieu dans lequel les pêcheurs trouvent une alimentation nécessaire aux populations. Les pêches bibliques sont, le plus souvent, surabondantes, du fait de l'action divine. De ces eaux, souvent liées aux abîmes de la mort, surgissent alors la vie et une subsistance inespérée.

De même, et ce pourrait faire l'objet d'un autre thème, la mer et les océans ouvrent à la contemplation et à la sagesse. Les psaumes, les écrits sapientiaux, comme les auteurs du Nouveau Testament, puisent dans la beauté de l'océan et l'expérience des navigants pour illustrer la sagesse divine.

*Certains, embarqués sur des navires,
occupés à leur travail en haute mer,
ont vu les œuvres du Seigneur
et ses merveilles parmi les océans.
Il parle, et provoque la tempête,
un vent qui soulève les vagues :
portés jusqu'au ciel, retombant aux abîmes,
ils étaient malades à rendre l'âme ;
ils tournoyaient, titubaient comme des ivrognes :
leur sagesse était engloutie.
Dans leur angoisse, ils ont crié vers le Seigneur,
et lui les a tirés de la détresse,
réduisant la tempête au silence,
faisant taire les vagues.
Ils se réjouissent de les voir s'apaiser,
d'être conduits au port qu'ils désiraient.*

Psaume 16(107), 23-30.

